

blent naturelles, et pourvu qu'on ne nous rende pas malheureuses et que les enfants ne pâtissent point on oublie vite que le mari est entré un peu gris ou qu'il a eu la main trop lourde.

Le malheur voulut que Jean rencontrât un pays gouapeur, beau parleur, lisant pendant trois jours de la semaine des journaux dans les assommoirs, pérorant avec les camarades, se vantant d'avoir de hautes connaissances, et de compter des protecteurs influents. Il entraîna Jean à des réunions d'ouvriers, où chacun commença à dire du mal des patrons, à préparer l'organisation de grèves qui devaient nous apporter la famine ; à monter la tête de ceux qui jusque-là se bornaient à gagner leur salaire. Mon mari avait la tête faible. Il ne grisa des discours qu'il entendait, rentra chez lui le cerveau plein d'idées nouvelles, et me parla à son tour de ses droits, de ses revendications. Je ne comprenais rien à cela. Il avait le droit de vivre heureux avec nous... J'avais alors trois enfants. Que pouvait-il exiger de plus que le salaire de son travail ! Mais j'ai eu beau dire, beau prier, beau faire, Mathurin le Picard l'emporta sur moi. François déserta la maison, puis le chantier. Il ne travailla plus que par intervalles. Nous fîmes des dettes, le pain manqua.

Après lui avoir conseillé de renoncer à l'ouvrage, le Picard lui répéta que la femme devait nourrir les enfants, et un matin mon mari me déclara qu'il ne s'occuperait plus de nous. Oh ! vous ne savez pas, vous ne comprendrez jamais quel fut mon désespoir. J'aimais Jean, malgré sa faiblesse et ses défauts. Il était le père de mes enfants et voilà qu'il nous reniait et nous jetait à la rue, parce que le Picard lui répétait que les hommes sont égaux, que les patrons sont des voleurs, et que l'ouvrier doit recevoir sa part de la fortune du riche. Pendant les premiers temps je cherchai mon mari dans les cabarets, dans les bouges. Il changea de quartier, et je finis par perdre ses traces...

Je me demandais si je ne ferais pas mieux de me jeter à la Seine avec les petits, plutôt que d'essayer de lutter pour les élever. Je savais à l'avance que la tâche était impossible ! Cependant quand je les voyais dans leurs berceaux, quand je les serrais dans mes bras, il me venait des forces nouvelles, et je travaillais, je travaillais sans relâche, le jour, la nuit cousant pliée en deux près d'une fenêtre laissant tomber une clarté faible, ou bien à côté d'une maigre lampe. Je confectionnais des peignoirs. On me les payait six sous et je devais faire les boutonnères ! Six sous ! Avec grand-peine j'en cousais quatre, cela ne suffisait pas pour le pain ! Et les enfants maigrissaient et mon dos se courbait, et la tête me sonnait comme un glas quand j'essayais de dormir après ma rude journée...

Et toujours pas de nouvelles de mon mari. Ceux qui l'avaient connu s'entendaient pour le détourner de nous, et me dirent qu'ils ignoraient ce qu'il était devenu... La guerre vint. Alors on eut faim et froid, le travail manqua... Je passais le jour à attendre le pain chez le boulanger, la viande à la boucherie, un peu de bois au chantier. Quel hiver ! quelle tristesse !

La plus petite des filles mourut... Je ne la pleurai pas, elle avait trop souffert. Mais comme je revenais de la conduire au cimetière, je rencontrai, drapeau rouge en tête et chantant à pleins poumons une manifestation de gens allant à l'Hôtel de Ville, et parmi les premiers, parmi ceux qui criaient le plus fort, je reconnus Jean... Je courus à lui et serrant son bras à le broyer : — Je reviens du cimetière, lui dis-je, la petite est morte ! les autres vont suivre si tu nous abandonnes ! »

Je crois qu'il eut peur et pitié. Il nous emmena et nous fit manger. Et tandis que nous étions dans la petite salle enfumée, il nous parla d'une chose que j'ignorais, de la Commune,

du droit que le peuple ferait valoir. Il me cita les noms des journalistes, des députés qui promettaient à l'ouvrier la fortune dans le travail. Je l'écoutais effarée, me contentant de lui répondre : « — On te trompe ! cela ne se peut pas ! Cela ne se fera jamais ! » — Alors il s'entêtait, racontait des faits, et tirant des journaux de sa poche il me les donna.

Je le suppliai de revenir avec nous, il refusa, mais il me remit un peu d'argent. « — Après le triomphe de la Commune tu me reverras, » dit-il. Et nous nous séparâmes de nouveau. Le soir je lus les feuilles qu'il m'avait données et j'y trouvai des folies sinistres, trop capables de monter la tête à des hommes ignorants, avides de jouir, faciles à tromper par des gens habiles.

Et tout allait de plus en plus mal... On disait que Paris allait se rendre... Et quand Paris se fut rendu, ce fut encore pire... Vous ne savez pas assez ce que fut le temps de la Commune, vous en connaissez les ruines, voilà tout ! Vous retenez le nom de ceux qui furent massacrés, mais vous n'étiez pas dans la foule quand elle poussait les victimes vers le lieu du supplice ; vous n'avez pas vu des femmes échevelées, en ceinture rouge, donner des cartouches aux hommes et les envoyer au crime.

Vous n'avez pas entendu les chefs promettre jusqu'à la dernière heure le triomphe au peuple aveugle ! On m'entraîna comme les autres, je suivis mon mari, j'habitai une maison abandonnée par les propriétaires, j'eus ma part de cette curée. Je finis par me mettre du parti de la Commune. Mais on nous trompait encore ; nous fûmes vaincus... alors on vit des femmes traquant après elles des enfants, chercher dans les tas de morts des maris et des pères... et plus tard quand on eut emmené les plus égarés, courir de Paris à Versailles pour le trouver au milieu des prisonniers...

Allez, de ce moment déjà les abusés comprenaient qu'on les abandonnait, qu'on les trahissait. Qu'importait ce qu'ils deviendraient... Il s'agissait maintenant de ne pas se compromettre et de réparer le passé en reniant les fous qui avaient eu la sottise de croire les chefs du parti. Je trouvai Jean parmi les prisonniers. Il n'était ni abattu ni triste, et ne croyait point à sa condamnation. Cependant à mesure que l'instruction s'avancait il comprenait qu'on les laissait sans aide et sans ressource. La veille du jour où il passa en jugement, il me dit :

« — Je serai condamné, je m'y attends ; je partirai pour la bagne, et j'y vivrai avec l'espérance de me venger de ceux qui m'ont perdu... On nous rappellera, dans cinq ans, dans dix ans, tout finit en ce monde... Nous reviendrons, et je châtierai, sinon tous, du moins un de ceux qui nous ont poussés à notre perte.

(A CONTINUER.)

Commencé le 12 avril 1883—No 172.

INFORMATIONS

A partir d'aujourd'hui—(12 octobre 1882)—les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payable d'avance ou dans le cours du premier mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Aux agents 15 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, payable à la fin du mois.

Nos abonnés actuels endettés voudront bien régler l'arrérage immédiatement, par là nous éviter la pénible nécessité de les retrancher de nos livres à l'expiration du terme de leur abonnement, et de remettre le compte à notre procureur pour collection.

Nous sommes en mesure de fournir tous les numéros par depuis le 1er Janvier dernier, et même la file complète (brochée) de l'année 1881, aux conditions ci-dessus.

MORNEAU & CIE., Editeurs,

Boîte 1986, Bureau de Poste.

No. 17 Ste Thérèse Montréal.